

☀ PAGE DES ENFANTS ☀

Causerie

LES PETITES SŒURS BLANCHES.

Il est au bord du lac Majeur, auprès de Locarno, à San Materno d'Ascona, un vieux et solennel château qui fut celui des évêques de Vérone. Là, une jeune femme, la comtesse de Loppinot, qui s'est faite l'intendante, et pour ainsi dire la patronne laïque des Franciscaines de Marie, vit, toute donnée au soin des lointains lépreux.

Une âme élevée et avide d'être charitable cherche son chemin à travers les routes du bien. Et tout à coup, l'incident providentiel, qui est si frappant dans la vie de tant de saints, l'oriente à jamais.

Mme de Loppinot a raconté elle-même, dans des mémoires inédits, comment elle résolut de consacrer son zèle aux pauvres lépreux.

"En automne 1888, je suivais en chemin de fer la route qui va de Laguille à Clermond-Ferrand. La journée avait le charme incomparable des jours d'automne ensoleillés, les dômes étaient roses des bruyères épanouies, les forêts étaient d'or, la lumière baignait largement toutes ces choses, et malgré mon amour intense de la nature, je détournais souvent mes yeux de la campagne en fête pour lire à la dérobée quelques lignes dans le livre que tenait, ouvert devant elle, une de mes compagnes de route.

C'était la merveilleuse histoire d'un prêtre qui, à la force de l'âge, avait quitté sa famille, sa patrie, pour aller consoler et assister les malheureux lépreux relégués au milieu de l'Océan, dans l'île de Malakāi. Depuis cette minute, je n'eus qu'une envie : terminer cette lecture si extraordinairement commencée, et apprendre moi-même à aimer et à soigner ces pauvres malades."

Tel est l'effet et la sainte contagion de l'héroïsme. Cette jeune femme, à qui riait la fortune, ne détourna plus les yeux de la douleur humaine. Elle voulut apprendre la médecine, pour se-

courir ceux qui souffraient. "En 1897, continue-t-elle dans ses mémoires, je

fis la connaissance des Franciscaines missionnaires de Marie ; tout de suite, j'appris qu'elles allaient au loin soigner les lépreux. Depuis, je ne me suis jamais séparée d'elles, et au retour de chacun de leurs voyages j'ai aimé leur entendre raconter leurs vicissitudes et leurs angoisses. Ces vicissitudes sont terribles. Depuis une vingtaine d'années, les religieuses ont établi des léproseries au Japon, dans l'Inde, dans diverses îles de l'Océanie, et depuis la conquête française, à Madagascar. La situation est bien simple : il ne faut aux lépreux que du dévouement, un peu de bien-être, de la charpie, de l'huile de chaulmoogra, seul adoucissement connu à leur mal, des vêtements, des jouets pour les enfants. Or, le dévouement, les religieuses le donnent à plein cœur au péril de leur vie. Mais tout le reste manque. A Kuomamoto, au Japon, six religieuses soignent quarante lépreux et quatre vingts enfants. A Mandalay, en Birmanie, trois cents malades sont soignés par dix-huit religieuses. Comme les lits ne suffisent pas, elles donnent les leurs. Pour soigner les malheureux étendus sur des nattes, elles s'agenouillent et penchent leur visage sur les ruines de ces visages dévorés. Les lépreux s'entassaient dans des cabanes isolées et infectes, dont les voyageurs se détournent. Les Franciscaines, portant le costume blanc, s'en vont vers ces repaires. Souvent les lépreux refusent de se laisser approcher. Il faut conquérir lentement leur cœur avant de pouvoir les soigner. La tâche est telle que souvent les religieuses passent plusieurs nuits sans se coucher. Elles gardent dans ces épreuves la gaieté, dont la règle de leur ordre leur fait un devoir. Elles attendent avec une confiance joyeuse que "Dieu les appelle dans sa gloire, où Sainte-Elizabeth et Sainte-Claire les attendent." Depuis que les Franciscaines ont commencé de soigner les lépreux,

le nombre des morts a diminué de moitié.

Telles sont les saintes messagères qui s'en vont et qui reviennent vers les souffrances lointaines. La comtesse de Loppinot veille à leurs intérêts. Elle reçoit et distribue l'argent, le linge, les vêtements, la charpie, les jouets pour les enfants.

Elle est leur intermédiaire avec le monde ; grâce à tant de soins, les religieuses, tout occupées de leur apostolat, ne sont point contraintes de s'en détourner. Ce rôle de visible providence existe d'ailleurs auprès de plusieurs ordres religieux.

N' imaginez pas, au surplus, à cet être d'abnégation une figure triste et sombre. Représentez-vous une femme jeune, gaie, très intelligente en même temps que d'une bonté infinie ; car la bonté élargit et aplanit les voies de l'esprit. Si elle relit l'*Imitation* et le Nouveau Testament, elle suit le mouvement des lettres et s'informe des nouveautés.

Enfin, si quelque âme timide s'épouvantait d'une vie sans cesse penchée sur la souffrance, on lui répondrait que les pauvres lépreux dégoûtants et déjà plongés dans le marasme mortel où ils finissent communément, ne sont point si déshérités qu'ils ne puissent à leur tour faire une splendide aumône à leur lointaine bienfaitrice. C'est la revanche des malheureux, et la récompense de tous les dévouements : on reçoit en retour le cadeau royal, celui que le Christ est venu, selon ses paroles, apporter au monde : la paix.

MARIE.

La mère de bébé lui fait épeler les noms des principales îles de la Méditerranée : la Sicile, la Corse, la Sardaigne, et lui dit ensuite de les répéter. Après s'être recueilli, Bébé répète : La *Cécile*, l'*Ecorce* et la *Sardine* !

Le petit Jacques est assis par terre et pleure à chaudes larmes ; tout-à-coup, il s'arrête :

—Maman, dit-il, pourquoi donc que je pleurais ?

—C'est parce que je n'ai pas voulu te laisser sortir par ce mauvais temps.

—Ah ! oui. C'est vrai !...

Et Jacques se remet à pleurer.